Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 29

Artikel: Comment finira notre pauvre monde
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185282

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-septième année. N° 29 Samedi 19 Juillet 1879

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Comment finira notre pauvre monde.

Il paraît actuellement un ouvrage excessivement intéressant et qui n'a peut-être pas été assez remarqué de bon nombre de nos lecteurs; nous voulons parler de l'*Astronomie populaire*, par M. Camille Flammarion, l'éminent astronome, ancien membre de l'Observatoire de Paris. Jamais on n'a mis avec plus de talent la science à la portée de tout le monde; jamais on ne l'a présentée au grand public sous une forme plus attrayante. L'auteur s'élève parfois à des considérations philosophiques si saisissantes et dans un style si entraînant qu'on lit avec avidité les lignes qui s'échappent de sa plume et nous arrivent deux fois par semaine en livraisons de 10 centimes.

Pour donner à nos abonnés qui ne le possèdent pas encore, une idée de ce magnifique ouvrage, nous nous permettons d'en détacher une page. Il s'agit des destinées de notre globe et de ses habitants. Après nous avoir tracé le tableau de la nature terrestre, des collines verdoyantes, des prairies parfumées, des montagnes couronnées de glaciers, de l'immensité des mers, des chauds couchers de soleil dans les nuages bordés d'or et d'écarlate; après avoir rappelé les œuvres humaines qui couronnent aujourd'hui celles de la nature dans leurs conceptions hardies, ainsi que les produits des beaux-arts qui idéalisent le réel, toutes ces choses enfin qui font que nous vivons avec bonheur au milieu de cette vie si radieuse, dont nous faisons nous-mêmes partie intégrante, M. Flammarion s'écrie : « Mais toute cette beauté, toutes ces fleurs et tous ces fruits passeront.

La Terre est née. Elle mourra.

Elle mourra, soit de vieillesse, lorsque les éléments vitaux seront usés, soit par l'extinction du Soleil, aux rayons duquel sa vie est suspendue. Elle pourrait aussi mourir d'accident par le choc d'un corps céleste qui la rencontrerait sur sa route, mais cette fin du monde est la plus improbable de toutes.

Elle peut, disons-nous, mourir de mort naturelle par l'absorption lente de ses éléments vitaux. En effet, il est probable que l'eau et l'air diminuent. L'océan comme l'atmosphère paraissent avoir été autrefois beaucoup plus considérables que de nos jours. L'écorce terrestre est prénétrée par les eaux qui se combinent chimiquement aux roches. Il est presque certain que la température de l'intérieur du globe atteint celle de l'eau bouillante, à 10 kilomètres de profondeur, et empêche l'eau de descendre plus bas; mais l'absorption se continuera avec le refroidissement du globe. L'oxygène, l'azote et l'acide carbonique qui composent notre atmosphère, paraissent subir aussi une absorption lente. Le penseur peut prévoir, à travers la brume des siècles à venir, l'époque encore très lointaine où la Terre, dépourvue de la vapeur d'eau atmosphérique qui la protége contre le froid glacial de l'espace, en concentrant autour d'elle les rayons solaires, comme dans une serre chaude, se refroidira du sommeil de la mort.

Du sommet des montagnes, le linceul des neiges descendra sur les hauts plateaux et les vallées, chassant devant lui la vie et la civilisation, et masquant pour toujours les villes et les nations qu'il rencontrera sur son passage. La vie et l'activité humaines se resserreront insensiblement vers la zone intertropicale. St-Pétersbourg, Berlin, Londres, Paris, Vienne, Constantinople, Rome s'endormiront successivement sous leur suaire éternel. Pendant bien des siècles, l'humanité équatoriale entreprendra vainement des expéditions arctiques pour retrouver sous les glaces la place de Paris, de Lyon, de Bordeaux, de Marseille. Les rivages des mers auront changé et la carte géographique de la Terre sera transformée. On ne vivra plus, on ne respirera plus que dans la zone équatoriale, jusqu'au jour où la dernière tribu viendra s'asseoir, déjà morte de froid et de faim, sur le rivage de la dernière mer, aux rayons d'un pâle soleil, qui n'éclairera désormais ici-bas qu'un tombeau ambulant tournant autour d'une lumière inutile et d'une chaleur inféconde.

Surprise par le froid, la dernière famille humaine a été touchée du doigt de la mort, et bientôt ses ossements seront ensevelis sous le suaire des glaces éternelles.

L'historien de la nature pourrait écrire dans l'avenir : Ci-gît l'humanité tout entière d'un monde qui a vécu ! Ci-gîsent tous les rêves de l'ambition, toutes les conquêtes de la gloire guerrière, toutes les affaires retentissantes de la finance, tous les systèmes d'une science imparfaite, et aussi tous les serments de mortelles amours ! Ci-gîsent toutes les beautés de la Terre.....

Mais peut-être la Terre vivra-t-elle assez longtemps pour ne mourir qu'à l'extinction du Soleil. Notre sort serait toujours le même, ce serait toujours la mort par le froid ; mais il serait retardé à une plus longue échéance. »

Et l'auteur continue à démontrer que le Soleil s'éteindra, qu'il perd constamment une partie de sa chaleur, et que les taches qui le recouvrent ne peuvent guère être considérées que comme une manifestation du refroidissement. Puis il termine par les considérations suivantes :

« Alors le soleil, astre obscur mais encore chaud, électrique, et sans doute vaguement éclairé des clartés ondoyantes de l'aurore magnétique, sera un monde immense habité par des êtres étranges. Autour de lui continueront de tourner les tombes planétaires, jusqu'au jour où la république solaire sera tout entière rayée du livre de vie et disparaîtra pour laisser la place à d'autres systèmes de mondes, à d'autres soleils, à d'autres terres, à d'autres humanités, à d'autres âmes.

Telles sont les destinées de la Terre et de tous les mondes. Faut-il en conclure que, dans ses fins successives, l'univers ne sera plus un jour qu'un immense et noir tombeau ? Non : autrement, depuis l'éternité passée, il le serait déjà. Dieu a dû créer dès le premier instant de son existence, c'est-à-dire éternellement ; et il ne cessera pas de créer mondes et êtres ; autrement dit, les forces de la nature ne peuvent pas rester inactives. Les astres ressusciteront de leurs cendres. La rencontre des débris antiques fait jaillir de nouvelles flammes, et la transformation du mouvement en chaleur recrée des nébuleuses et des mondes. La mort universelle ne règnera jamais. »

Une sœur de charité.

Elle avait le visage pâle;
Ses yeux reflétaient la candeur;
Ses dents brillaient comme l'opale,
Et rien n'égalait leur blancheur.
Sous sa coiffure virginale,
C'était un ange de douceur,
Et d'une bonté sans égale,
Les enfants l'appelaient : « Ma Sœur ! »

Fraîche comme un lis blanc, jeune, discrète et belle,
Elle savait briller sans velours ni dentelle;
Car sa robe était grise et d'un drap fort épais ;
Mais, servante du Christ, elle suivait en paix
Son chemin en priant, ne cherchant sur la terre
Qu'à soulager des maux. Et Sœur hospitalière,
On avait admiré son zèle constamment.
A l'école, plus tard, elle eut l'enseignement.
La tâche fut pour elle une des plus faciles.
Tous les enfants l'aimaient et se montraient dociles.
Sans nulle ambition, pleine d'humilité,
Elle les instruisait avec aménité.
Mettant dans l'avenir toute son espérance,
Elle disait : « Au Ciel, j'aurai ma récompense. »
Ah! respectons la foi, c'est elle à tous moments
Qui mène les grands cœurs à de grands dévouements.
Ici-bas, sans la foi, l'humaine espèce rampe ;
C'est un drapeau qui flotte et qui n'a pas de hampe.
Les liens les plus chers sont soumis à la foi ;
Sans elle, on vit sans but et l'on fronde la loi.
L'horizon paraît noir ; nulle étoile n'y brille ;
On ne croit plus à rien, pas même à la famille.

Mais, sans nous arrêter à toutes les erreurs
Que le manque de foi fait germer dans nos cœurs,
Voyons la Sœur guider, au fond de la campagne,
Tout un essaim d'enfants que la joie accompagne.
Ces enfants, s'ils sont gais, c'est qu'ils sont bien portants,
Et qu'ils n'ont encor vu que neuf ou dix printemps.
Ce sont de frais minois, de toutes jeunes filles,
Aimant les papillons, les fleurs et les charmilles,
Et mille autres plaisirs que procure l'été,
Quand le jeudi leur donne un peu de liberté.
Chacune a son panier qu'on a garni de vivres;
La Sœur a son rosaire et porte quelques livres.
Pour marcher plus à l'aise, on a rompu le pas,
Et lorsque l'heure invite à songer au repas,
Sur l'herbe, l'on s'assied et l'on fait la dînette.
L'appétit les dispense et de nappe et d'assiette ;
Car c'est l'âge où l'on sait s'accommoder d'un rien,
Où l'on dit : « Marions le tien avec le mien;
J'ai du pain et du beurre; et toi, des noix, des pommes;
Partageons!... » Oh ! ce mot n'est pas celui des hommes!
En ce cas mieux vaudrait rester toujours enfant
Que de grandir un jour sans avoir le cœur grand;
Car la fraternité, c'est la reine du monde!
Elle groupe les fruits, rend la terre féconde
Et réunit les fleurs au niveau de nos mains.
C'est elle dans ses bras qui tient tous les humains!...

Après le gai festin, fut-on heureux? — Sans doute. —
On épuisa les jeux, puis on se mit en route,
Un peu las sur l'instant, mais non pas des plaisirs
Pour lesquels les enfants n'ont pas trop de loisirs.
Le départ commandait à la troupe folâtre
D'oublier tous les jeux dont elle est idolâtre.
« Marchez, leur dit la Sœur; enfants, ne courez plus;
Car tous les agréments que vous avez voulus,
Je vous les ai donnés; il faut que l'on revienne.
Du plaisir, si l'on veut que l'esprit se souvienne,
Par raison, il convient de n'en pas abuser.... »
On fut obéissant, et comme on put jaser,
Le chemin parut court le reste du voyage...
Déjà l'on revoyait le clocher du village,
Des premières maisons, on comptait les murs blancs,
Quand la troupe arrêta soudain ses pas tremblants.
Devant elle accourait une bête farouche,
A la gueule écumante, à l'œil méchant et louche.
C'était un chien errant qu'on venait de blesser;
Un homme le chassait. Pour le laisser passer,
L'un, l'autre, on se rangea; mais de sa dent terrible,
Cet animal sanglant, cet animal horrible,
Furieux, menaçait tout le monde à la fois.
La bonne Sœur crut voir un loup venant du bois,
Et sa décision ne se fit pas attendre;
Ne songeant qu'au troupeau qu'elle aime et veut défendre,
Comme un zélé pasteur qui défendrait le sien,
Seule, elle osa braver la fureur de ce chien.

De cet acte, on fera mention dans l'histoire;
Car jamais dévoûment ne fut plus méritoire;
Mais il m'en coûte ici de vous le retracer :
L'animal, bien avant qu'on pût le terrasser,
Se jeta sur la Sœur, sur l'ange tutélaire,
Et lui mordit deux fois la main avec colère...

Pauvre Sœur! son martyre, hélas! fut bien affreux!
Elle s'évanouit... Plus tard, rouvrant les yeux,
Elle aperçut le chien qu'une balle mortelle
Avait à quelques pas mis à terre auprès d'elle :
« Pourquoi l'avoir tué? — Vous demandez, ma Sœur,
Pourquoi je l'ai frappé, répondit le chasseur :
Je n'ose vous le dire... Ah! vous êtes souffrante!...
— Mes enfants... Où sont-ils? — Tous là! — Je suis contente!...
Plus de péril pour eux, mon cœur est soulagé...
Mais ce chien!... Qu'avait-il?... — Il était enragé... »